

marcel duffau

II

**la muse
au cabas raide**

marcel duffau

II

**la muse
au cabas raide**

Je compris que la vie est une farce amère....

**Georges Fourest (LA NEGRESSE BLONDE)
Renoncement.**

**La plupart de ces pièces ont paru dans le LETZEBURGER LAND
au cours de la période 1963 -1969.**

Du même auteur :

- I FABLES -EXPRESS ET CARTES POSTALES** (en voie d'épuisement)
- II LA MUSE AU CABAS RAIDE**, coups de patte, avec une lettre d'Alexandre Breffort; brochure contenant entre autres différentes paraphrases d'oeuvres célèbres.
- III LE COFFRET DE CHANTAL**, versiculets, avec un portrait à la plume.
- IV MON PETIT LAROUSSE ILLETTRE**, dictionnaire revu et corrigé suivant les travaux les plus récents de la sémantique.
- V VOYAGE EN EAUX RIANTES**, contes farfelus.
- VI CINQ HISTOIRES PEU CROYABLES** racontées par un capitaine au court cours et suivies d'un récit presque véridique.
- VII LE PETIT VIOLON ROUGE**, poèmes de jeunesse.
- VIII LES LOCATAIRES DU REZ-DE -CHAUSSEE** ; histoires de bêtes.

Hors programme :

CHRONOLOGIE PHOTOGRAPHIQUE, les étapes d'une technique.
LES HOMMES QUE J'AI CONNUS, souvenirs.

COPYRIGHT 1980

**Marcel Duffau
Luxembourg**

UNE LETTRE D'ALEXANDRE BREFFORT

Le 7.7.54

Monsieur,

Vous voudrez bien m'excuser de vous répondre avec un tel retard. Je plaide: j'étais en voyage, l'oeil fixé sur la ligne bleue du Lac de Côme; ajoutez-y qu'au retour, j'ai été martyrisé par des gens de cinéma sous des prétextes artistiquement inavouables. Et je ne parle même pas d'une vieille négligence mal soignée (je veux dire soignée négligemment). Voyez que j'ai du mérite.

Ce que vous m'avez envoyé est souvent drôle: les épigrammes plus, je pense, que les fables-express. On voit tout de suite que vous avez le "nombre poétique" et que vous savez versifier. Votre pastiche de Nerval, entre autres, est fort bien venu (celui de Hérédia également).

Malheureusement, il ne m'appartient pas de décider de la publication de vos vers par le Canard. Je n'y suis qu'un simple rédacteur, et c'est sans doute dommage pour les poètes à qui je ferais large place, si j'en avais licence.

Il est juste de dire qu'au C, nous sommes les uns sur les autres; obligés chaque semaine de tronquer, rogner, mutiler les textes pour les faire entrer dans les formes. L'idéal serait un journal à 6 pages. Si le tirage remonte assez -- ce qu'il semble -- nous aurons ce journal-là.

Je ne connais pas de chanteur à qui placer votre chanson. Les choses (les plus simples) sont les plus compliquées. Tout cela est travail d'éditeur et d'impressari. Ici plus qu'ailleurs, il est décrié: Malheur à l'homme seul! Essayez en envoyant vos textes à des artistes ou à des éditeurs. Vraiment, je ne sais que vous conseiller

En réalité, la seule politique dans ce domaine est celle de la présence. Il faut pouvoir monter la garde autour de ses virgules et placer "ses enfants" pour leur apprendre le commerce.

J'aurais scrupule à garder vos textes, considérant le peu d'espoir que j'ai de les placer. (La qualité n'a rien à faire là-dedans). Ne m'en veuillez pas et croyez-moi, très sympathiquement vôtre.

A. Breffort.

V A R I A N T E
sur un air connu(1)

Du temps que la Nature, en sa verve puissante,
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

Charles Baudelaire (LES FLEURS DU MAL)
XIX - *La Géante*.

Du temps que la Nature, en sa verdeur naïve,
Était hospitalière au jeune troubadour,
J'eusse aimé vivre auprès d'une accueillante rive,
Comme un pâtre landais sur les bords de l'Adour.

J'eusse aimé prolonger le rêve des ancêtres
Aux lieux où les héros étaient morts tour à tour ;
M'initier aux lois des choses et des êtres
Dans la sérénité d'un rustique séjour ;

Parcourir à loisir les vallons et les cimes,
Cueillir à tout hasard les fleurs avec les rimes,
Ramper sur les versants, m'écorcher aux buissons.

Libre, bien qu'amoureux d'une aimable compagne,
Et vivre hardiment du fruit de mes chansons
Dans un hameau paisible au pied d'une montagne.

1926

(1) *Ce sonnet, par le sujet et par le ton, eût paru mieux à son aise dans les poèmes de jeunesse; nous n'avons pas voulu le séparer des autres "à peu près".*

à Monsieur Edouard Kohl.

LES CONQUERANTS

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines...

José-Maria de Hérédia, LES TROPHÉES
(*Les Conquérants*)

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de palper des drachmes incertaines,
Les cabotins chéris des foules, par centaines,
Partaient, ivres d'un rêve arriviste et fatal.

Ils en voulaient aussi, de ce fameux métal
Que Cinéma prodigue en ses firmes lointaines,
Et le lorgnon branlant des ligues puritaines
Toisait leur sex-appeal intercontinental.

Chaque soir, espérant des contrats fantastiques,
Le soleil embrasé des couchants atlantiques
N'était plus à leurs yeux qu'un énorme dollar ;

Ou bien, gloire subite et que l'écran révèle,
Ils regardaient monter, pour le grand bien de l'Art !
Dans le ciel d'Hollywood une étoile nouvelle...

1931

SONNET A REVERS (1)

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère...
FÉLIX ARVERS (MES HEURES PERDUES)

Mon âme a son secret, ma mèche a son mystère,
Un crime titanique et longuement conçu,
Et bien qu'apparemment j'eusse peine à me taire,
De mes pensers réels le monde n'a rien su.

Artiste peu coté, Don Juan solitaire,
Irrité de passer toujours inaperçu,
J'ai voulu sous mes lois plier toute la terre,
Osant tout demander, et parfois bien reçu.

Et mon peuple, que Dieu fit musicien et tendre,
Aura broyé l'Europe un moment, sans entendre
Le murmure de haine élevé sous ses pas ;

Car, à la liberté stupidement fidèle,
L'univers, m'écrasant, dira, tout épris d'elle :
"Quel était donc cet homme?" et ne comprendra pas.

(1) Composé en mars 1941 et conservé de mémoire jusqu'à la fin des hostilités ; publié par le LUXEMBURGER WORT dans son édition spéciale du 8 mai 1945 (jour V) annonçant la capitulation allemande ; une seconde fois par le Dr O'Followell, de l'Académie de l'Humour, dans son étude sur LE SONNET D'ARVERS ET SES PASTICHES (1949) ; une troisième fois par le LETZEBURGER LAND pour le vingtième anniversaire de l'effondrement nazi.
voir l'aide-mémoire à la fin de la brochure.

à Monsieur Evy Friedrich.

EL DESDICHADO (1)

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie...
Gérard de Nerval (LES CHIMERES)
El Desdichado.

Je suis le Taine hébreu (2), le boeuf inconsolé,
L'ex-taureau de Vaucluse à la corne amollie ;
Ma bonne étoile est morte, et mon nez constellé
Dit qu'on peut être noir avec mélancolie.(3)

Dans l'ennui de Munich, toi qui m'as consolé,
Rends-moi la Présidence et la Chambre avilie,
Le mic-mac qui plaît tant à mon coeur désolé,
Et le vote où la droite à la gauche s'allie.

Suis-je Combes ? Sarrien (4) ? Grand homme, ou vieux barbon ?
Mon front est rouge encor du séjour dans l'arène,
Parmi ce populo dont Blum fut la sirène (5) ;

Et j'ai, trois fois vaincu, fui le Palais-Bourbon,
Modulant tour à tour sur mon luth réaliste
Le credo jacobin et la gloire gaulliste.

Edouard de Nerval

1948

- 1) Le Désespéré.
- 2) le mot "hébreu" n'a ici que le sens populaire "difficile à comprendre" (pour moi, c'est de l'hébreu !); rappelons d'autre part que Daladier avait été, comme Taine, professeur d'histoire.
- 3) Daladier avait la réputation, fondée ou non, de forcer un peu sur le pastis.
- 4) Combes et Sarrien : leaders radicaux de la belle époque.
- 5) allusion au ministère de Front populaire (1936); voir en outre l'article NERVAL dans l'aide-mémoire.

Trois sonnets réalistes qu'on pourrait, à la rigueur,
prendre pour des pastiches de Laurent Tailhade, bien
que les deux premiers aient été composés vingt-cinq
ans avant mon acquisition des POEMES ARISTOPHANESQUES.

LA NUIT ROUGE (1)

Treize juillet ! Dans tout le faubourg Saint-Antoine,
Le peuple chante, sue, et s'enivre, et discute :
L'écho terrible, sourdement se répercute :
Les riches ? On va leur crever le péritoine ! (2)

La plèbe est un cheval, mais qu'on prive d'avoine !
Trop longtemps que ça dure ; attendez qu'on affûte
Les sabres, les poignards, ô tyrans que vous fûtes !
Voyez ce forgeron à face de pivoine :

Il faut qu'il livre cent piques avant l'aurore !
A chaque coin de rue un atelier rougeois,
Une enclume chantonne, un fer grésille...oh ! joie !

L'horizon devient blanc, puis rose... Une heure encore,
Liberté !... Les soldats trinquent avec la foule...
Ah ! ce vin rouge, c'est déjà du sang qui coule...

1929

- 1) inspiré par LE QUATORZE JUILLET, récit historique d'Henri Béraud, au temps où ledit Béraud était encore républicain. [voir l'article BERAUD dans l'aide-mémoire.]
- 2) faut-il rappeler au lecteur qu'ici, ce n'est pas l'auteur du sonnet qui parle, mais les apprentis-prênes de la Bastille?

à Monsieur Paul Boltz

DEBACLE (1)

Ce soir, la Royal Dutch a perdu huit cents points:
Dame ! c'est la panique à New-York ; on se glisse
Des bruits inquiétants sur toute la coulisse,
Et les reports seront de dix pour cent au moins !

Certains affirment que la Banque d'Angleterre
Elèvera son taux d'escompte ; les baissiers
Opèrent, et, dans tous les milieux financiers,
Pour comble, on voit déjà tomber le ministère !

Et les fronts chauves sont crispés par le souci ;
Phryné, tu n'auras pas ton collier ce mois-ci,
Et l'on boira peut-être un peu moins de champagne !

Mais le garde, impassible, aujourd'hui comme hier,
Brave homme qui jamais ne perd plus qu'il ne gagne,
Retrousse sa moustache et sifflote, pas fier...

(1) *composé en décembre 1929, ce sonnet est postérieur au krach de New-York.*

Un inédit de Laurent Tailhade.

Edith Aurial, une petite-fille de Laurent Tailhade, m'a téléphoné l'autre jour pour me donner rendez-vous au bar Zahlung. J'y cours. Pas pour rien.

Il s'agissait tout bonnement d'un manuscrit retrouvé par miracle dans les papiers de famille, et qui n'était rien d'autre qu'un sonnet inédit de son illustre aïeul.

Ce sonnet est d'autant plus remarquable que Laurent Tailhade, mort en 1919, avait prévu, plusieurs dizaines d'années d'avance, exactement ce qui s'est passé à Luxembourg en 1963, et que sauf erreur de ma part, il n'a jamais mis les pieds au Grand-Duché. Mais je vous vois là, chers lecteurs, tout frémissants d'impatience, vous lèchant déjà les pouces dans la perspective d'un régal sans égal; un peu angoissés cependant à l'idée de ce que le vieil anar, de sa plume barbouillée de fiel, a bien pu laisser suinter sur votre pays. Rassurez-vous, ça ne casse rien! Oeuvre de l'âge avancé, certes, aussi avancé que ses opinions, où la causticité bien connue du maître a perdu une bonne part de son pouvoir destructeur.

MILLENAIRE

Tout reposait dans Grund, Clausen et Pfaffenthal.
Ereinté, mais content, le bourgeois débonnaire,
A l'Exhibition dite "du Millénaire",
Vivait mille ans d'Histoire aérée à l'étal.

Heureux de retrouver le ciel gris, mais natal,
Tout ce que la commune ou l'état rémunère
Reprenait le collier et le train ordinaire
Promis aux serviteurs du monde occidental.

On avait sans compter grillé de l'IXECHROME;
On avait transformé la route en autodrome,
Pour faire de l'épate et fêter les mille ans;

On rapportait l'épée en acier de Tolède
Achetée à Genève, à Francfort, à Milan;
Quant au porte-monnaie, il était plutôt raide...

A LA MANIERE D'EDMOND ROSTAND

Nous étions ce soir-là sous un chêne superbe,
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul)...

Edmond Rostand.(LES MUSARDES)

{ Le Souvenir vague ou les Parenthèses }

Destructeur du vieux monde et bâtisseur d'histoire
Te souvient-il du temps où le peuple français
Demeurait pantelant de ta prompte victoire,
Victoire qui n'était peut-être qu'un succès ?

En ces temps de cafard, une misère extrême
Raya de notre ciel l'azur et le cobalt,
Et nous ne vivions plus qu'avec du café-crème,
Du café qui n'était peut-être que du malt.

Aux civils affolés, pitoyable cortège
Canardé sans répit par tes sombres essais,
Tes placards avaient dit : "L'Allemand vous protège !"
Protecteurs qui n'étaient peut-être qu'assassins...

Partout où déferlait cette noire avalanche,
Tes hordes ont raflé les vivres, les alcools,
Payant en faux billets sortis frais de leur planche
Des achats qui n'étaient peut-être que des vols.

Dans les laïus fumeux où ta voix se trémousse,
En guise de bifteck, tu nous offrais du Juif,
De l'huile de baleine et du savon sans mousse,
Et du lard qui n'était peut-être que du suif.

Pour libérer Schoenbrunn d'une gloire indigeste
Et nous apprivoiser en te donnant l'air chic,
Tu nous rendis l'Aiglon, et l'on crut au beau geste,
Beau geste qui n'était peut-être qu'un trafic.

Ayant broyé nos corps, tu broyas nos cervelles,
Et le Français moyen, que l'on dit folichon,
N'eut plus, chaque matin, pour lire tes nouvelles,
Qu'un journal qui n'était peut-être qu'un torchon.

Car tu n'entendais pas te battre pour des prunes :
Tu reçus des Français dans ton vaste giron,
Et tu les revêtis de tes chemises brunes,
Mais d'un brun qui n'était peut-être que marron.

Macabre Don Quichotte aux pleurs de crocodile,
Tu t'aperçus un jour que Sancho te manquait:
Tu pris un allié, délicieuse idylle,
Allié qui n'était peut-être que laquais.

Sur les monts albanais comme en Cyrénaïque,
Nous vîmes les lascars de ce joli coco
Esquisser en vitesse un repli stratégique,
Un repli qui n'était peut-être qu'un fiasco.

Pensant nous faire prendre une amère pilule,
Tu dressais un programme au sein de l'ouragan,
Farci des lieux communs dont ta tête pullule,
Programme qui n'était peut-être qu'un slogan.

Car, pour rendre meilleur(?) le sort des prolétaires,
Frédéric et Bismarck étaient ressuscités
Par l'attirail sanglant des gloires militaires,
Qui peut-être n'étaient que des atrocités.

Et toi qui pleurnichais devant le monde en flamme,
Roulant tes gros yeux ronds avec un trémolo,
Tu nous faisais l'effet de jouer un beau drame,
Qui peut-être pour toi n'était rien qu'un mélo!...

janvier 1941

à Victor Fenigstein

L'AVOCAT IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs:
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

Arthur Rimbaud (BATEAU IVRE).

Comme je défendais des veuves impossibles,
Je ne me sentis plus vidé par les chaleurs;
L'avocat général qui les prenait pour cibles
Leur en avait fait voir de toutes les couleurs !

J'étais insoucieux de leurs maris volages;
J'éventrais les dossiers à grands coups de balais;
Elles n'évoquaient plus leurs lointains pucelages,
Et me laissaient parler autant que je voulais.

Et les assises, à ma voix, s'étaient marrées;
Le Président, lui, rigolait comme un enfant:
Jamais en ce saint lieu crapules amarrées
N'avaient causé tohu-bohu plus triomphant !

Plus dure qu'aux vieillards la chair des pommes sures
Ma verve pénétra ces vieux crânes de bois,
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Lava d'un tour de main les jurés aux abois !

Parfois, martyr lassé des poules de la zone,
Je rêvais d'assommer ces chercheuses de poux
Qui vers moi roucoulaient avec un regard jaune
Et me couvaient, ainsi que d'antiques nounous...

La tempête a béni mes colères intimes;
Plus léger qu'un bouchon, j'ai dansé sur les flots
Des alcool frelatés que ces pauvres victimes,
Exempts de remords, versaient à pleins goulots.

Sans cesse ballottant au gré de leurs querelles,
Et les fientes d'oiseaux poissant leurs chevaux blonds,
Elles tenaient à moi par des liens si frêles,
Que j'eusse aimé les voir s'enfuir à reculons...

Je ne puis plus, baigné d'ivresses pénitentes,
Etre colonisé par leurs vastes têtons,
Ni traverser l'orgueil des tantes et des tentes,
Ni rager sous les yeux terribles des tontons...(1)

(1)

*Ce dernier vers contient une réminiscence personnelle:
élevé par une soeur et un frère de mon père, celui que
j'appelais "tonton" me terrorisait par sa sévérité, bien
qu'il ne fût pas méchant et qu'il ne m'eût jamais battu;
mais il était le seul cerveau de la famille, et son auto-
rité était réelle.*

A LA MEUNIERE DE...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Commandez la sole meunière,
Dégustez son filet doré;
La saveur m'en est douce et chère,
Et sa chair fut toujours légère
A mon estomac délabré.

A la manière d'HENRI BECQUE

(sur les deux Mayer du ministère) :

Comme il fut deux Corneille, il était deux Mayer,
Mais chacun fut le pire et jamais le meilleur.

A la manière de VERLAINE

(pour le tableau de bord de ma voiture):

De la prudence avant toute chose,
Et pour cela, ne fais pas le fier:
Ne te fous pas du car ni du tiers,
Prends garde au vin qui pèse et t'expose.

A la manière de MARCEL RIOUTORD

Moi, me disait
Ce pêcheur de Provence,
Moi, je n'emploie jamais
Que des filets
De ma Crau.

VINGTIEME SIECLE, MON AMOUR...

Age heureux où l'on met la musique en conserve,
Où le théâtre est devenu le cinéma,
Pour te glorifier dans un chant plein de verve,
Que ne suis-je de ceux qu'un grand souffle anima !

Siècle que l'on dénigre, et pourtant que l'on aime,
Où triomphe, brutal, l'incurable désir,
D'aucuns jugent honteux de te prendre pour thème;
Moi, j'en ai le courage et j'en ai le plaisir !

Siècle où rien ne se fait sans l'énorme Machine,
Infâme et merveilleux comme un jeune tyran,
Où l'homme, à chaque pas, doit courber son échine,
Retenir un blasphème et rentrer dans le rang;

Où le piéton obscur, Héros préhistorique
Dont Achille eût été sans nul doute jaloux,
N'aura plus désormais que le droit théorique
De se faire aplatir entre deux rangs de clous;

Où des monstres précis plus légers que Pégase
Franchissent l'Océan d'un vol audacieux
Pour que, sur tous les murs, on lise cette phrase:
"Le carburateur X est le maître des cieux";

Où l'on peut écouter une voix adorable
Se rire de l'espace et roucouler d'amour,
Ou bien dire son fait à quelque misérable
Sans crainte d'attraper un soufflet en retour;

Où l'Onde, arrondissant son invisible course,
A l'autre bout du monde apporte au même instant
Les soupirs de Chopin et les cours de la bourse,
Flot sonore au débit polymorphe et constant;

Où le moindre microbe, où le moindre bacille
Sera dans peu de temps étiqueté, dit-on;
Où l'on vous traitera pour le moins d'imbécile
Si vous ne savez pas ce que c'est qu'un photon;

Où l'on ne parle que de paix et de concorde,
Bien qu'on paye un prix fou pour voir, jusqu'à minuit,
Deux hommes s'assommer dans un carré de corde
Jusqu'à ce que l'un d'eux en pâté soit réduit;

Où le grand chirurgien, d'un bistouri magique,
Regalvanisera vos seins désabusés,
Madame, et vous rendra, Monsieur, plus énergique,
Grâce à l'anesthésie et grâce aux chimpanzés;

Où, malgré les conseils bienveillants de Genève,
Vous parlez d'avions, de gaz, de sous-marins,
Comme s'il s'agissait d'un gentil petit rêve,
Amateurs de *lauriers*, de *glaives* et d'*airains*!

Siècle dont l'Ironie est l'ultime panache,
La Vitesse, une idole aux désirs grandissants,
La Réclame, un clairon qu'à prix d'or on s'attache,
Et la Jeunesse, un sphinx aux pourquoi angoissants;

Siècle fait de miracle autant que d'avanie,
Ridicule, bruyant, versatile, narquois
Et compliqué comme une femme de génie,
Je t'aime éperdument,-- et je vis hors de toi!...

Et je pleure parfois que le sort inhabile
Ait glissé pour me faire, avorton que je suis,
Une âme paresseuse en une chair débile;
Siècle qui me dépasse et qu'en vain je poursuis,

Mon coeur contemplatif ne bat pas à ton rythme,
Mais j'ai l'intuition de tout ce que tu vaux,
Et tu seras pour moi l'aride logarithme
Où l'algébriste en herbe a heurté son cerveau!

à l'ami François Braun,
qui fut, comme moi,
obscur vicaire du Temple.

CRISE

Le Temple, où se pressaient naguère les fidèles,
Est désert: il paraît qu'on usait les chandelles
Par les deux bouts. Il est bien temps qu'on se repente !
Oh ! revoir les beaux jours, et remonter la pente !
Mais comme un général à l'âme désœuvrée,
Victime d'une paix pour lui prématurée,
Le directeur, qui passe, a l'air triste et sévère;
Le caissier agonise en sa cage de verre,
Sur trois liasses de billets mélancoliques
Qu'il extrait lentement des tiroirs faméliques;
Un bourgeois vient toucher son revenu, -- bien maigre! --
Et nous tient des propos arrosés de vinaigre;
Là-bas, les dactylos tapent des chansonnettes
Qui, le soir, font pleurer leur coeur de midinettes;
Le groom, très absorbé, tourne la page seize
D'un roman policier, et fait craquer sa chaise;
Plus loin, un beau garçon qu'on s'arrache à la danse,
Sans avoir l'air de rien, fait sa correspondance;
Penché sur son papier, l'infâme bureaucrate,
Ne pouvant le noircir, le gratte et le regratte,
Cependant qu'atterrée, une vieille cocotte,
D'un face-à-main tremblant interroge la cote.

*
* *

En vain nous attendons, Bourse, que tu repartes !
En vain sur tous les murs s'accrochent des pancartes !
Passant, avec horreur des guichets tu t'écarter !

En vain, pour t'attirer, notre faconde experte
Fait miroiter un gain pour compenser ta perte :
Ton portefeuille est vide et ta poche déserte !

Hélas ! plus que jamais, la confiance est morte,
Et si nous t'exhortons à venir de la sorte,
C'est que nous craignons tous qu'on nous foute à la porte !⁽¹⁾

printemps 1932

1) ce qui m'est d'ailleurs arrivé.

A Monsieur Marcel Noppeney

UNE IDEE DE NEWTON

Histoire centrifuge et véridique tirée des archives secrètes du paradis.

...Si haut que je ne puisse voir,
Avec leur cruel habit noir,
Ces épiciers et ces notaires !

Théodore de Banville
(*Le Saut du Templén*)

Un jour, dit-on, le Bon Dieu,
Las de voir l'ordre céleste,
Voulut s'amuser un peu
D'une manière assez lesté.

Dans un coin du paradis,
Loin de la foule imbécile,
Les savants les plus hardis
Tinrent un nouveau concile.

Sous le bleu sempiternel
Qui flottait en banderole,
On entendit l'Eternel
Leur adresser la parole :

-- Mes enfants, en vérité,
Leur disait-il, je m'ennuie
Devant cette immensité
Que vous trouvez inouïe.

Tout cela tourne trop rond,
Sans à-coup et sans surprise,
Et ces astres finiront
Par me flanquer une crise.

Ne pourrait-on là-dedans
Mettre un peu de fantaisie,
Quelques petits incidents
Et deux doigts de poésie ?

Et Newton lui répondit
Au nom du Sacré-Collège:
- Seigneur, nous vous l'aurions dit
Sans la peur du sacrilège.

Mais, mon Dieu, rassurez-vous:
J'ai justement à l'étude
Un remède des plus fous
Contre cette platitude.

D'après mes calculs, je vois
Qu'en faisant tourner la Terre
Deux cent quatre-vingt-neuf fois
Plus vite qu'à l'ordinaire,

On vaincrait la pesanteur,
Et qu'ainsi les pauvres hommes
Prendraient un peu de hauteur
Vers l'Idéal où nous sommes.

Or, Seigneur, non seulement
Le spectacle serait drôle
De les voir absolument
Affranchis de tout contrôle,

Mais par-dessus le marché,
Ne serait-il pas utile
Que l'Homme fût arraché
A tout souci mercantile ?

Car la pauvre humanité
Plus ou moins totalitaire
N'a certes jamais été
Si tristement terre-à-terre.

Le Bon Dieu cria:-- Bravo !
Ton idée est au moins neuve !
Achève donc tes travaux,
J'ai hâte de voir l'épreuve...

Et sur les balcons du ciel
Incandescents de lumière,
On vit le monde officiel
Courir à cette première.

Alors, au signal de Dieu,
Newton prit la manivelle
Et mit en marche l'essieu
Enfanté par sa cervelle.

On l'entendait murmurer:
-.. Cent vingt-quatre.. cent vingt-six..
Et les savants d'admirer
Dans leur vieil esprit rassis.

Quand on fut à cent vingt-sept,
On vit un vol de mouettes
Qui peu à peu grossissait:
Ce n'étaient que les poètes,

Les poètes chevelus
Aux absurdes gribouillages,
Qui soudain, n'y tenant plus,
S'échappaient vers les nuages !

Quand on fut à deux cent trois,
On vit les femmes légères
Quitter les cadres étroits
Des besognes ménagères.

Et chaque fois qu'un envol
S'inscrivait dans la lunette,
Un hurrah toujours plus fol
Saluait notre planète.

Tout à coup, ce fut le tour,
(On était à deux cent seize),
Dans un bruit de calembour
De la Nation française.

-- Ceux-là, je les attendais !
Vraiment, grogna Dieu le Père,
Ils ne changeront jamais;
Ce peuple me désespère !

Mais voilà que, triomphant,
Théodore de Banville
Exultait comme un enfant :
De la multitude vile,

Il venait de voir surgir
Les épiciers, les notaires,
Qui cessaient de s'enrichir
Et lâchaient leurs inventaires !

C'est ainsi qu'on arriva
Au grand chiffre fatidique
Où sur terre, tout s'en va,
Tout s'envole, tout abdique...

A deux cent quatre-vingt-neuf,
(Inoubliable seconde !)
On crut chauve comme un oeuf
Notre antique mappemonde.

Et les Elus, haletants,
D'une épique bousculade,
Guettaient les derniers instants
De la dernière peuplade.

Or, indices singuliers,
Il restait toujours des taches
Par milliers et par milliers
Sur le vieux plancher des vaches !

Et bientôt, il fut aisé
De voir qu'il était la proie
D'hommes au crâne rasé
Qui marchaient au pas de l'oie...

Prenant un peu de recul,
-- Voyons, grommela le Père,
Refais un peu ton calcul,
Est-ce ainsi que l'on opère ?

-- Seigneur, répondit Newton,
Mes déductions sont justes,
Mais c'est le peuple teuton
Qui raille vos lois augustes !

Ces gens sont tellement lourds
Et loin du monde volage,
Que je crois qu'on peut toujours
Courir pour leur décollage !

Ou bien, il faudrait alors
Etre un génie, -- et le fus-je?--
Ces chameaux-là sont plus forts
Que la force centrifuge !

*Achevé un peu avant minuit,
sous le bombardement du 31
décembre 1944.*

PETITE ELEGIE BURLESQUE

Pour apprendre aux jeunes poètes à bien rimer.

O rêves envolés!... Illusions détruites!...
Attraper des goujons quand on cherche des truites!...

Georges Fourest et Maurice Maeterlinck
(*La Singesse et la Destinée*)

O destins avortés !... Se croire Tamerlan,
Et n'être qu'un vendeur de raie ou de merlan,
Et toujours affublé d'un binocle convexe,
N'avoir jamais cessé d'être un monsieur qu'on vexe !
Ah ! cet esprit cruel et qui vous fait railleurs,
Messieurs, je vous en prie, allez le faire ailleurs !
Moi, tel ce vieux Coppée auquel je me réfère,
J'ai demandé pardon des mots que j'ai su faire.

Zoé, souvenez-vous du temps où vous baisiez
Mon front si chastement dans le parc de Béziers; (1)
Et puis plus tard, notre rencontre hebdomadaire
Tout près de ce Boul' Mich' auquel le "Dôme" adhère,
En ce temps-là, j'avais de la vitalité;
Aujourd'hui, pour un rien, je suis vite alité,
Et j'ai l'impression que tu te crois maligne
En te riant de moi lorsque s'accroît ma ligne.

Pendant que moi j'attendais là, tel Ménélas,
Avec mon noir chagrin plongé dans l'âme, hélas !
Que tu revinsses, ou bien que tu m'écrivisses,
Tranquillement, tu dégustais des écrevisses,
Oublieuse du jour qui m'embarqua sous les
Fraîches tonnelles où fumaient les cassoulets,
Et bien que ton regard, quand ta voix s'empêtre, arque
Un sourcil ingénu de Laure sans Pétrarque,
L'an II de notre amour n'était point encor né
Que j'avais l'occiput largement encorné !
A quoi bon me leurrer: si ton coeur immense arde,
C'est que tu mets tout ton espoir dans l'amant sarde...

1) Pourvu qu'il y ait un parc à Béziers !

Tu me dis: "Quel guignon, j'ai raté six mètres..."
 Quand le guignon s'y met, parfois il s'y met trop !
 Ton bel avocaillon, moi je le trouve ignoble:
 Tu t'es donnée à lui pour avoir son vignoble,
 Pour mieux ravir à ce robin son cru, Zoé,
 -- Toi qui lisais toujours ROBINSON CRUSOE...
 Fini, le temps heureux où, trônant à la caisse,
 Tu m'appelais: "Auguste!" et je répondais: "Qu'est-ce ?"
 Fini, le temps où tu faisais la pige à ma
 Cravate de rayonne avec ton pyjama;
 Où, loin du tumulte universitaire,
 Nous nous en allions unis vers Cythère;
 Où je courais à Quiberon
 Pour t'acheter un biberon...
 Aujourd'hui, c'est souvent que ton coeur trop mou tarde
 Et que je sens au nez me monter la moutarde,
 Comme aurait dit Madame Arman de Caillavet,
 Avec l'esprit charmant que cette caille avait...
 Jamais tu n'eus un corps ni huron ni malgache,
 Mais, -- oh ! le sex-appeal que cet animal gâche
 Dans les bras amollis d'un affreux sansonnet
 Qui n'a jamais pu vivre une heure sans sonnet !
 Aussi, voyant ton teint de poudre de pyrèthre,
 Je me dis: "Franchement, il n'est point de pire être..."

existait en 1950 1)

1) il est impossible de donner un acte de naissance précis à cette bouffonnerie : les différents distiques ont été composés dans un ordre dispersé, au fur et à mesure que des idées de rimes cocasses me sautaient à la figure, et assemblés ensuite en les accommodant, de manière à donner l'illusion d'une suite logique écrite spontanément, en admettant qu'il soit possible de mettre de la logique dans une aussi brillante absurdité. Bref, je me suis follement amusé, comme disait Louis Lumière, mais pour des choses plus sérieuses.

HISTOIRE TRES MORALE

C'était un tout petit employé du métro,
Qui vivait sagement, ignorait le bistro,
Et souffrait en silence, étant un "sédentaire".
Prêtre d'un rituel que l'on croit terre-à-terre,
Il passait sa journée à trouver du ticket,
Puis il canalisait la foule sur le quai.
Les heures d'affluence étaient parfois affreuses;
Heureusement que l'on avait les heures creuses
Où l'on pouvait rêver et composer des vers !
Ses camarades le regardaient de travers:
Ils ne comprenaient pas, toujours entre deux grèves,
Que l'on perdît son temps à dorloter des rêves,
Et se gaussaient de voir à quel point il peinait
Pour ressembler aux personnages de Peynet.

On peut, ô Déroulède, aimer sonner la charge,
Ou bien, tel Marius, frémir au vent du large;
Lui, son ambition n'allait pas jusque là:
Redoutant l'aventure et tout son tralala,
Réincarnation du noble Escartefigue,
Qui d'une rive à l'autre du Vieux-Port navigue,
Semblable au condamné qu'on cloue au pilori,
Il avait le fessier parfois endolori,
Et, de son tabouret, regardait, -- sombre drame! --
S'ébranler une rame après une autre rame...

Comme il les enviait, au fond, ces chefs de train,
Qui n'avaient pas le temps de polir un quatrain,
Se grisaient de vitesse en un bruit de tonnerre,
Fonçaient dans les tunnels du monde sublunaire,
Jaillissaient dans l'azur à Barbès-Rochecouart,
Et puis, un peu plus loin, allaient de nouveau choir
Dans cette termitière aux splendeurs souterraines,
Où les ampoules électriques sont les reines,
Où les affiches d'un marchand de quinquina
Figurent un ballet que nul n'imagina;

Où l'idylle d'un jour naît d'une bousculade;
Où, Panthéon sublime, on vous sert en salade
Dupleix, Jussieu, Faidherbe, Oberkampf, Gambetta,
Cambronne, George V, Jasmin, ce grand bêta;
Où les hommes d'équipe ont, d'une main placide,
Distillé dans les airs un mol insecticide;
Où parfois le pochard, ce chercheur d'absolu,
Se croit dans un dortoir de l'Armée du Salut...

Soudain, il s'enhardit, il reprit ses études,
Car il avait, -- il le sentait, -- des aptitudes.
Il revint pour trois ans à l'université,
Et, luttant chaque soir contre l'adversité,
Il exerçait, pour soutenir sa vieille mère,
Le commerce ingénu, ténébreux et prospère
De l'image pieuse offerte au coin du bois;
Il en vendait toujours trente-deux à la fois;
Il ne détaillait pas, vu qu'il était grossiste;
Pourtant, il restait pur, -- et là-dessus, j'insiste!
Certains soirs, comme Bonaparte à Marengo,
Il dînait chichement d'un poulet, d'un gigot...
--Ah! la vertu!...disait toujours l'oncle Jérôme...
Et c'est ainsi qu'un jour il obtint son diplôme...

Il passa chef de train comme on sort de prison.
Mais l'homme se transforme en devenant grison,
Et tout dernièrement, je me suis laissé dire
Que, tel un papillon que la corolle attire,
Lui qu'on connut jadis modeste poinçonneur,
Il vient de recevoir la Légion d'Honneur!
Or la malchance, hélas! acharnée à sa proie
Poursuit le malheureux, le triture et le broie:
Depuis qu'il appartient au clan des Bibendums,
Il vote toujours OUI dans les référendums...

octobre-décembre 1962

VARIATIONS EN "U" MINEUR

J'ai tout rêvé, tout dit, dans mon pays;
J'ai joué du feu, de l'air, de la lyre...

Charles CROS.

J'ai tout vu: la Sardine au Vieux-Port de Marseille,
Le Loup qui ronchonnait sur des cailloux en bois,
L'optimisme béat qui se porte à merveille,
Et le Bonhomme en Baiss' des Galeries Barbois.

J'ai tout su: les chefs-lieux et les sous-préfectures,
Les dix commandements, les arrêts du métro,
Les batailles, les rois, plus, en littérature,
L'Oeuvre entier de Cambronne enfermé dans un mot.

J'ai tout bu: des bouillons, l'élixir de la gloire,
Le coup de l'étrier; parfois, j'ai bu du lait;
Plus souvent qu'à mon tour, j'ai bu la mer à boire;
La honte m'abreuva plus tôt qu'il ne fallait.

J'ai tout lu: Paul Claudel et les Trois Mousquetaires,
Les livres embêtants et les licencieux,
Les lots non réclamés, les actes des notaires,
L'avenir dans les mains, le désir dans ses yeux...

J'ai tout eu: des amis, le Mérite Agricole,
L'extase de mon chien qui me prend pour un dieu (1)
L'espoir, cet obstiné, qui tombe à la rigole,
La candeur du jeune âge et l'art traître des vieux.

(1) *Etrange aberration chez un animal qui passe pour avoir
du flair....*

J'ai tout cru: les discours mensongers des grands hommes,
Les desseins ténébreux du Père Lustucru,
Les tuyaux qui crevaient au bord des hippodromes,
Et le petit Chinois que l'on mangeait tout cru:

J'ai tout tu: le malheur, l'insondable mistoufle,
Le lyrisme incompris des peuples philistins,
Les indignations qui me coupaient le souffle,
Et, -- comme vous, -- les bénéfices clandestins.

juillet-septembre 1963

AIDE - MEMOIRE strictement réservé aux amnésiques.

ARMAN DE CAILLAVET (Mme): égérie d'Anatole France, à laquelle nous devons quelques-unes des meilleures oeuvres du romancier, dont elle attisa constamment la nonchalance native. (elle était également la mère de Gaston Arman de Caillavet qui, en collaboration avec Robert de Flers, écrivit de nombreuses comédies à succès.)

ARVERS (Félix): poète français de l'époque romantique (1806-1850); bien qu'ayant surtout écrit pour le théâtre, a laissé un recueil de vers: MES HEURES PERDUES, dont un sonnet "imité de l'italienne", parvenu jusqu'à nous sous le nom de sonnet d'Arvers, eut le don de transformer en Niagara les glandes lacrymales de plusieurs générations de femmes sensibles. Etrange destin, que celui de ce sonnet, dont on a maintes fois signalé les points faibles, et qui n'en a pas moins suscité plus de deux cents paraphrases ou parodies connues! Le docteur O'Followell n'en a retenu que cent cinquante environ pour son étude sur LE SONNET D'ARVERS ET SES PASTICHES (1949). On remarquera que dans mon SONNET A REVERS, les quatorze rimes sont exactement les mêmes que dans l'original.

BANVILLE (Théodore de): poète français qui marque un trait d'union entre romantiques et parnassiens (1823-1891); son inspiration, souvent humoristique mais d'une forme châtiée, est dominée par la recherche de la rime riche, voire millionnaire, dont il se fit le champion, ce qui le conduisit parfois à la rime-calembour.

BAUDELAIRE (Charles): allons! ne me dites pas que vous ne l'avez jamais rencontré, celui-là... (1821-1867).

BECQUE (Henry): auteur dramatique français (1837-1899); un des fondateurs du théâtre naturaliste (LES CORBEAUX, LA PARISIENNE); le distique parodié ici est le suivant:

Comme il fut deux Corneille il était deux Dumas,
Mais aucun ne fut Pierre et tous deux sont Thomas.

(cité de mémoire)

BERAUD (Henri): romancier français (1885-1958), qui obtint le prix Goncourt en 1922 avec LE VITRIOL DE LUNE et LE MARTYRE DE L'OBÈSE; polémiste d'une rare valeur, il fut longtemps considéré comme un des porte-drapeaux de la gauche française. Rongé malheureusement par la tarentule académique et salonarde, dénoncée par Gaitier-Boissière dans une de ses engeulades du CRAPOUILLOT (qui était alors, suivant le goût du jour, "Front Popu" 100%), Henri Béraud retourna brusquement sa veste à l'occasion des émeutes du 6 février 1934, et avec d'autant plus de vigueur qu'il avait beaucoup à se faire pardonner par cette bourgeoisie naguère vilipendée; de fil en aiguille il en vint à la collaboration avec l'ennemi et à la condamnation à mort; gracié par de Gaulle, il eut la fin misérable de ceux qui ont misé sur le mauvais cheval.

BIBENDUM: petit bonhomme ventru imaginé au début du siècle par le caricaturiste Hautot pour la publicité Michelin, et fabriqué de pied en cap d'un empilement de pneumatiques. Hautot est mort depuis longtemps, mais le petit bonhomme obèse continue inlassablement son oeuvre bienfaitrice. Appartenir au clan des Bibendums, c'est faire partie des richards, des nantis, seuls capables à l'époque de se payer une voiture sans chevaux et un chauffeur mécanicien, apte à maîtriser cet engin diabolique et capricieux: être chauffeur-mécanicien, vers 1910, c'est presque un titre universitaire!

BREFFORT (Alexandre): humoriste français qui donna de très nombreux poèmes, contes et articles au CANARD ENCHAÎNÉ; auteur entre autres d'IRMA-LA-DOUCE, dont la célébrité passa largement les frontières; comme tous ceux qui sont très doués, il avait fait bien des métiers, et a raconté ses aventures de chauffeur de taxi dans MON TAXI ET MOI. Sa propension au calembour était telle que l'expression "comme dirait Breffort" était devenue légendaire.

COPPEE (François): poète français (1842-1908), un des chefs de file de l'école parnassienne; a surtout chanté les humbles, sous une forme impeccable, ce qui le fit parfois taxer de prosaïsme en réalité, a mis une sorte de lyrisme intime dans la vie des pauvres gens, du moins de ceux qui, comme lui, acceptaient l'ordre établi; outre son oeuvre théâtrale, a également signé quelques poèmes croquignolets, que Rimbaud, à son tour a pastichés; nous tenons les uns et les autres à la disposition des lecteurs assoiffés d'information. Deux de ses vers, assez connus, ont été repris et légèrement contrefaits dans cette brochure:

J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts...

C'était un tout petit épicier de Montrouge...

CROS (Charles): savant et poète français (1842-1888); on lui doit:

- 1) un essai sur les moyens de communication avec les planètes;
- 2) la théorie de la trichromie (1869), dont il eut l'intuition en même temps que Louis DUCOS du HAURON (les deux hommes s'ignoraient), et qui est le point de départ de la photographie en couleur; mais la sensibilité, trop faible à l'époque, des émulsions en noir et blanc, ne permettait pas de passer au stade des réalisations;
- 3) le plan détaillé, déposé en 1877 à l'Académie des Sciences, d'un appareil comparable au phonographe d'Edison, mais antérieur à lui;
- 4) deux recueils de vers, LE COFFRET DE SANTAL et LE COLLIER DE GRIFFES, non dépourvus parfois d'une certaine rugosité, mais souvent aussi d'une ironie amère;
- 5) enfin on lui attribue également l'invention du monologue. En somme, un touche-à-tout de génie, malchanceux et longtemps méconnu, remis aujourd'hui à sa vraie place, en particulier par la création de l'Académie Charles Cros, qui décerne chaque année le Grand-Prix du Disque.

DEROULEDE (Paul): patriote (avant tout!) et poète français (paraît-il...) (1846-1914); dans son rôle de Président de la Ligue des Patriotes, qui consistait essentiellement à déposer des gerbes voilées de crêpe au pied de la statue de Strasbourg, place de la Concorde, il fut insurpassable et infatigable.

ESCARTEFIGUE: personnage épisodique de la comédie de Marcel Pagnol; véritable contre-type de Marius; tout son idéal se limite à la continuelle traversée dans les deux sens du Vieux-Port de Marseille, qui n'est pourtant pas bien large!

FOUREST (Georges): poète humoriste français (1863-1945); immortel auteur de LA NEGRESSE BLONDE, qui contient entre autres de délicats et savants pastiches de Corneille, Racine, Victor Hugo, etc... Bien qu'ayant vécu à la même époque que Maurice Maeterlinck, il est peu probable que ces deux auteurs aient jamais collaboré!

HEREDIA (José-Maria de): poète français de l'école parnassienne (1842-1905), né à Cuba, descendant d'une ancienne famille de conquistadores. A porté l'art du sonnet à son plus haut point de perfection, et celui qui s'intitule DES CONQUÉRANTS est une des pièces maîtresses de son unique recueil: LES TRO-PHEES.

JASMIN: nom de guerre du poète agenaïs Jacques BOE,(1798-1864) qui écrivit dans le patois de son pays des poèmes très goûtés de ses contemporains; fut reçu à la cour de Louis-Philippe, et quelques-uns des plus grands écrivains de l'époque lui rendirent un hommage que, croit-on, la postérité n'a pas ratifié. Sans doute eut-il un grand mérite, lui, simple per-ruquier, de tenter de remettre en honneur la langue d'oc, mais il semble que le souffle lui ait manqué pour s'élever au niveau d'un Mistral. Son culte néanmoins, survit dans la région, mais si vous demandez à un Parisien qui était Jasmin, il vous répondra que c'est une station de métro(sic transit...)

MAETERLINCK (Maurice): poète belge de langue française (1862-1949); il fut le prototype de ces écrivains flamands qui, aux alentours de 1900, comme Emile Verhaeren et Georges Rodenbach, en s'exprimant par prédilection dans une langue qui n'était pas la leur, contribuèrent inconsciemment à élargir le fossé linguistique entre Flamands et Wallons; en revanche, il conquiert d'emblée la partie du public qui croyait voir les valeurs spirituelles menacées par les nouvelles théories et le naturalisme de Zola; atteint de dilettantisme généralisé, il aborda tour à tour la philosophie (LA SAGESSE ET LA DESTINEE) l'entomologie (LA VIE DES ABEILLES) et le théâtre féérique (L'OISEAU BLEU); prix Nobel 1911.

MARENGO: bataille du 14 juin 1800, où fut tué le général Desaix, et à la suite de laquelle le cuisinier de Bonaparte, avec les moyens du bord, improvisa le plat connu sous le nom de "veau Marengo" ou "poulet Marengo"; "se mange très bien avec des nouilles", ajoutait toujours ma mère; merci pour les convives!

MARIUS: héros de l'immortelle trilogie théâtrale et cinématographique de Marcel Pagnol, qui ne rêve que d'évasion vers des pays lointains et des cieux inconnus, et finalement sacrifie à sa passion, son amour pour Fanny, laquelle sera "sauvée du déshonneur" par ce brave Panisse.

MUSSET (Alfred de): poète français (1810-1857); c'est drôle, j'ai déjà vu ce nom quelque part... Ah! oui: C'est une rue de Luxembourg! La pièce paraphrasée sert d'exorde à son poème
LE SAULE :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

MUSE AU CABARET (LA): recueil des meilleures gazettes rimées de Raoul Ponchon.

NERVAL (Gérard Labrunie, dit Gérard de): poète français (1808-1855); passa les dernières années de sa vie dans des alternances de folie et de lucidité, et, à ce titre, est revendiqué aussi bien par les surréalistes que par les symbolistes; dans son sonnet EL DESDICHADO, qui ouvre le recueil LES CHIMERES, et qui est peut-être son chef-d'oeuvre, résonne comme un écho de cette dualité: on le retrouva perdu, par un matin glacial de janvier, dans un coin du vieux Paris aujourd'hui disparu, la rue de la Vieille-Lanterne. (En 1950, existait dans les LETTRES FRANCAISES une rubrique d'identification de textes inconnus ou momentanément oubliés; des lecteurs posaient des questions et d'autres répondaient; le 3 août, un journaliste luxembourgeois donna la solution pour:

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie...

Trois semaines plus tard parut à la même place ma propre version avec le chapeau suivant, et sous la seule signature d'Edouard de Nerval:

Monsieur le Rédacteur en Chef,

A la page 7 de votre numéro du 3 août 1950, vous donnez un texte tronqué et déformé d'un de mes sonnets, tout en l'attribuant à un certain Gérard (je vous demande un peu!) de Nerval, lequel, est-il besoin de le dire, n'a aucun rapport avec moi, Edouard de Nerval, député du Vaucluse et ami intime d'Edouard Herriot. Le souci de la vérité m'impose comme un devoir de rétablir ci-dessous le texte initial avec la seule signature authentique qui s'y attache.

Veuillez bien croire, etc...)

NOPPENEY (Marcel): poète luxembourgeois d'origine liégeoise; fut, toute sa vie un ardent défenseur de la culture française au Luxembourg, et, comme tel, eut maille à partir avec les autorités d'occupation au cours des deux guerres mondiales. Condamné à mort en 1915 par un tribunal allemand, il ne dut son salut qu'à une haute intervention. Une stèle dressée près de son château à Bofferdange perpétue son souvenir. Fondateur et premier animateur de la SELF (Société des Ecrivains luxembourgeois de langue française).

PEYNET: dessinateur français qui s'est rendu célèbre par ses adorables figures d'amoureux ingénus à la mode d'autrefois.

RIMBAUD (Arthur): poète français (1857-1892); véritable enfant prodige de la littérature française, la totalité de son oeuvre fut écrite avant sa vingtième année; partit ensuite à l'aventure à travers le monde, principalement du côté de la mer Rouge, où il fut entre autres trafiquant d'armes, et revint mourir misérablement dans un hôpital de Marseille après amputation d'une jambe. Aussi bien en prose (LES ILLUMINATIONS) qu'en vers, eut des visions fulgurantes qui font de lui un des précurseurs du surréalisme. Sa liaison homosexuelle avec Verlaine fut tumultueuse, et se termina par la blessure de revolver que Verlaine lui fit à la main. Son poème LE BATEAU IVRE est considéré comme un monument non pas seulement de l'oeuvre de Rimbaud, mais de toute la poésie française.

RIOUTORD (Marcel): humoriste français qui, pendant de longues années, donna au CANARD ENCHAÎNE de charmants et courts poèmes en vers amorphes.

ROSTAND (Edmond): poète français (1868-1918); un des derniers romantiques, terriblement conformiste par les sujets traités mais versificateur éblouissant; en résumé, un virtuose, et qui se regarde écrire; il survit aujourd'hui par ses drames en vers: CYRANO DE BERGERAC, L'AIGLON, CHANTECLER, dans lesquels une certaine catégorie de Français peut s'admirer telle qu'elle croit être. Sa meilleure oeuvre est son second fils, Jean, biologiste et philosophe, d'une intelligence beaucoup plus déliée, et qui ne cessa d'exprimer ses vues pessimistes sur l'avenir de l'homme, de l'humanité, et de la science atomique en particulier.

TAILHADE (Laurent): anarchiste et poète français (1854-1919); passer du séminaire à l'anarchie est une mutation spectaculaire qui ne se voit pas tous les jours, et le ressort secret qui a déclenché cette mécanique ne nous a pas encore été révélé. Toujours est-il qu'on retrouve dans les premiers recueils de Tailhade, groupés sous le titre de POEMES ELÉGIAQUES, un parfum de religiosité, voire parfois de liturgie, qui traduit bien la nostalgie de son premier état; mais on y trouve aussi, conséquence de son éducation, une stricte discipline quant à la forme, une forte culture classique et une incomparable richesse du vocabulaire, toutes choses assez insolites chez un anarchiste, mais qui n'en sont pas moins apparentes dans les POEMES ARISTOPHANESQUES, ceux de la nouvelle version, où il introduit pour ainsi dire le réalisme, alors à la mode, dans la poésie française. Assistant par hasard en spectateur à l'attentat anarchiste du restaurant Foyot (4 avril 1894), il fut grièvement blessé et perdit un oeil, ce qui lui fit prononcer plus tard la phrase restée célèbre: "Qu'importent les victimes, si le geste est beau! Qu'importe la mort de vagues humanités, si par elle s'affirme l'individu!" De nombreux écrivains et artistes, qui n'étaient pas forcément de son bord, mais qui appréciaient sa valeur littéraire, flirtèrent ouvertement avec lui. Néanmoins, à cause de ses idées, il fut, de son vivant, plus ou moins ignoré par la critique officielle. (Un de ses descendants, Pierre Châtelain-Tailhade, sous le pseudonyme de Clément Ledoux, fut jusqu'à sa mort, au CANARD ENCHAÎNÉ, le chroniqueur mordant de la télévision, pour laquelle il créa l'expression les "étranges lucarnes"; et, dans le même journal, signa Valentine de Coin-Coin une très fine rubrique féminine, longtemps attribuée à Breffort;)

TOUT REPOSAIT DANS UR ET DANS JERIMADETH : vers de Victor Hugo dans LA LEGENDE DES SIECLES (Booz endormi). On connaît l'histoire: le poète devait trouver une rime à

... et Ruth se demandait...

Il avait beau compulsé les atlas anciens, les dictionnaires, il ne trouvait aucun nom biblique répondant à son attente, quand tout à coup, il eut une illumination: "J'ai rime à dait" se dit-il; ainsi était né dans son imagination ce village hébreu... qui n'a jamais existé!

VALENTINE DE SAINT-POINT: nièce de Lamartine, à qui elle ferma les yeux,
et à la mémoire duquel elle consacra le reste de sa vie.

VERLAINE (Paul): poète français (1844-1896); d'abord parnassien, il ne tarda pas à s'affilier avec les symbolistes, dont il parut être un chef de file, bien qu'il soit surtout un inclassable; il fut victime d'une nature désaxée, où se retrouvent les extrêmes: tantôt les balbutiements d'un enfant, animés d'un sincère remords, tantôt, dans son oeuvre libertine, les termes les plus crus d'une chair en folie. Condamné à deux ans de prison à Mons, après avoir blessé Rimbaud, c'est au cours de son incarcération qu'il produisit son chef-d'oeuvre: SAGESSE, retour à la religion de son enfance. Sur la fin de sa vie, passa d'un hôpital à l'autre, où il mourut, après avoir été sacré Prince des Poètes. Le quatrain paraphrasé est une des strophes de son ART POETIQUE:

De la musique avant toute chose,
Et pour cela, préfère l'impair,
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

VOYAGE EN ORIENT: récit de Lamartine (4 vol., 1835); une autre relation de voyage, de Gérard de Nerval, porte le même titre.



T A B L E

Une lettre d'Alexandre Breffort.
Variante sur un air connu.
Les Conquérants.
Sonnet à revers.
El Desdichado.
La Nuit rouge.
Débâcle.
Millénaire.
A la manière d'Edmond Rostand.
L'avocat ivre.
A la meunière de ...
A la manière d'Henry Becque.
A la manière de Verlaine.
A la manière de Marcel Rioutord.
Vingtième Siècle, mon amour ...
Crise.
Une Idée de Newton.
Petite Elégie burlesque.
Histoire très morale.
Variations en "U" mineur.
Aide - mémoire.

T A B L E

Une lettre d'Alexandre Breffort.
Variante sur un air connu.
Les Conquérants.
Sonnet à revers.
El Desdichado.
La Nuit rouge.
Débâcle.
Millénaire.
A la manière d'Edmond Rostand.
L'avocat ivre.
A la meunière de ...
A la manière d'Henry Becque.
A la manière de Verlaine.
A la manière de Marcel Rioutord.
Vingtième Siècle, mon amour ...
Crise.
Une Idée de Newton.
Petite Elégie burlesque.
Histoire très morale.
Variations en "U" mineur.
Aide - mémoire.